

Comment ne pas lire Castaneda

Maurice Poteet

Volume 24, numéro 4 (142), juillet-août 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30327ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poteet, M. (1982). Comment ne pas lire Castaneda. *Liberté*, 24(4), 37–41.

MAURICE POTEET

Comment ne pas lire Castaneda

J'ai longtemps lu Carlos Castaneda, mais depuis un certain temps — je ne me souviens pas depuis quand — je ne le lis plus, pas comme jadis. Je pratique maintenant la non-lecture.

Bien sûr j'ai conservé tous les ouvrages de Castaneda ainsi que quelques études à son sujet (celles de Daniel Noël et de Richard de Mille, par exemple); par «non-lecture», je ne veux pas dire que je ne les ouvre jamais. Au contraire, je les sors de temps en temps: le texte castanedien, en fait, m'étonne toujours. Qui peut oublier don Juan Matus ou don Genaro Flores, ou même le célèbre oiseau (le «*pájaro loco*»), celui qui «*canta suavemente*»?

Sans aucun doute, la non-lecture n'est qu'une étape: elle m'amènera peut-être à la re-lecture plus tard. Je n'en sais rien. Peut-être même à la lecture zéro. *Quien vivirá vera*. Pour le moment je sais seulement qu'elle est ma défense — et ma réponse — à l'éternelle controverse anthropologique (yaquitiyak?) qui se tient autour de Castaneda.

*

Comment pratiquer la non-lecture? *Las condiciones de la non-lectura son cinco:*

La primera: Pour commencer, élaborer l'image d'un guerrier-lecteur, guettant le texte castanédien comme si le Grand Aigle lui-même s'y trouvait. Une fois cette image bien centrée, il revient à chacun de définir *son* aire de pouvoir face à l'œuvre; soit dans les titres, soit dans les préfaces, soit dans la pagination, etc. Voilà pour la partie facile.

La segunda: Il va de soi que cette image du guerrier-lecteur signale l'existence d'un deuxième «état» de lecture. Pour la saisir *dans sa réalité*, il faut se dépêcher en effet d'interrompre tout travail de «description du monde». Le guerrier-lecteur alors comprendra qu'il doit dorénavant se déprendre de tout discours descriptif (ce qui inclut chez Castaneda le discours «didactique», bien sûr). La même règle s'applique aux dialogues: à sauter. (J'avertis immédiatement tout guerrier-lecteur que ce n'est pas encore le moment de sauter les falaises, ni de voler. Ces opérations hors texte viendront plus tard, sans doute.) Le plus important, dans cette deuxième phase de la non-lecture, reste pour l'immédiat le soin à apporter aux marques textuelles renvoyant à la production même du texte castanédien. Il faut toujours bien les observer avant de sauter, et en sautant les oublier — comme si elles n'existaient pas: références à l'écriture, aux «notes», à la recherche anthropologique, aux crayons, au «doigt-plume», aux tableaux et aux dessins tracés dans le sable par notre maître à tous, don Juan. Ce sont manifestement là des pièges, et le guerrier-lecteur peut y laisser sa peau — sans parler de ses études et de ses diplômes — s'il est le moins distrahit.

La tercera: Voici la phase importante du travail: le guerrier-lecteur doit encore choisir d'éliminer un

autre aspect du texte castanédien. Il peut, par exemple, décider de biffer systématiquement toute référence «tonale» au rire, toute allusion à la tricherie, toute farce cochonne, tout propos scatologique, etc. Ou encore, s'il préfère, il peut ignorer les préfaces, les introductions ou les pages couvertures. Ou la critique. Ou ce texte-ci. Mais peu importe son choix, le guerrier-lecteur doit bien se mettre dans la tête que ses biffures constituent des manifestations irrécusables d'un troisième «état» de lecture. On ne peut rien contre ça, c'est sans retour: c'est-à-dire que le guerrier-lecteur *vivra* ailleurs ce qu'il a choisi de biffer. C'est le moment périlleux de la non-lecture. Mais que voulez-vous? On ne peut rien y changer. C'est difficile, c'est tout. Comme la vie. Cependant il y a une récompense: il reste toujours, à la fin, quelques lignes irréductibles permettant d'induire de modestes méditations sur la vraie nature du «*nagual*».

La cuarta: Rompu aux usages de la non-lecture, le guerrier-lecteur doit maintenant affronter le texte original. Et vous aussi. Mais attention: c'est précisément à cet instant critique que j'ai vu plusieurs guerriers-lecteurs tomber *malades*. Bien sûr ils ont toute ma sympathie, mais encore une fois que voulez-vous? Les règles sont les règles. La vie d'un guerrier-lecteur doit demeurer impeccable, quels qu'en soient les périls. (N.B.: Il n'est pas permis de pratiquer la non-lecture les yeux fermés.) Lisez, donc:

1. *I must have opened my eyes at that moment.*
2. *Don Juan was shaking me vigorously and I was looking at him.*
3. *All at once my senses were turned on. (...)*
4. *Then I had the abrupt realisation that I was being shaken.*
5. *I felt a tremor, a very unsettling jolt.*

6. *An interminable darkness followed (...)*
7. *The mushroomlike object remained unchanged within my field of «vision» and then it popped, as though the light that was shining on it had been turned off.*
8. *I was definitely looking at it, and what I was experiencing was not a dream.*
9. *It looked like a mushroom.*
10. *It was as if it had stopped in front of my eyes and opened up, disclosing a strange object.*
11. *One of them burst open and revealed a scene to me.*
12. *They floated towards me.*
13. *I did not feel that they were flat specks or flakes, as he had described them, but rather spherical bubbles.*
14. *It came to me, as don Juan had suggested, in the form of a rain of golden specks.*
15. *I then heard the mysterious sound again.*
(...)
16. *Don Juan shook his head in disbelief and said that I was a genius in tricking myself.*

Carlos Castaneda, *Tales of Power*, New York, Simon and Schuster, 1974, p. 39-38.

La prejunta: Cette question (elle s'en vient) est posée à tous ceux qui ont gardé leur sang-froid en face du texte original (*en inglés*): *est-ce bien là une atmosphère, une «scène» à la Castaneda?*

☐ *si*

☐ *no*

☐ *no sé (ou) quien sabe*

Réponse: «*si*» et «*no*» passent; ceux qui ont répondu «*no sé*» ou «*quien sabe*» doivent retourner à Ixtlan. Seul est un authentique guerrier-lecteur celui qui a compris que le texte non trahi (non traduit) a *bel et bien* été trahi: on doit le lire de bas en haut et non pas de haut en bas. Le guerrier-lecteur qui a *vu* le texte comme il le fallait mérite le titre de *don Junior*.

La quinta. Finalement, pour son propre équilibre, le guerrier-lecteur doit immédiatement se mettre à

écrire lui-même une note pour expliquer (en vingt-cinq mots ou moins) pourquoi le texte se lit aussi bien de bas en haut que de haut en bas. Il peut proposer, par exemple, que «l'irréel est toujours fidèle à lui-même» ou que «par définition l'irréel n'a pas de sens unique»; ou encore, plus grossièrement: «marche donc dans les marges!»



Comme je l'ai dit au départ, la non-lecture reste cependant une étape; bientôt une autre approche se révélera peut-être. On verra.

Je n'ai pas encore dit, quant à moi, que ma découverte était le résultat d'une longue et pénible démarche interrompue par plusieurs accidents de parcours. Par exemple quand j'ai essayé d'imiter le vieux Sacateca, celui qui danse pour voir, j'ai failli me casser le cou. Plus tard, mon médecin m'a formellement interdit de continuer à «contrôler» mes rêves. Plus récemment, les autorités de la municipalité où je demeure m'ont averti qu'il fallait que je cesse de courir dans les parcs la nuit, et ainsi de suite. C'est donc à la suite d'une expérimentation coûteuse que j'ai pu parvenir à la non-lecture; celle-là même qui permet à son adepte de vivre en paix et de lire non plus de simples mots sur la page, mais d'y entrevoir des «tourbillons de petites boules éclatantes», c'est-à-dire l'âme même de l'Aztexte.